

## Etchmiadzine

# Rouben Sevag à travers le temps et l'espace

*C'est désormais en Arménie qu'a été transféré le musée Rouben Sevag qui présentait une collection de tableaux ainsi que des archives sur le poète que Hovhannes Tchilinguirian avait rassemblées en hommage à son oncle.*

Originaire de Turquie mais installé sur la Côte d'Azur depuis les années 1970, Hovhannes Tchilinguirian a voué sa vie à collectionner des tableaux de peintres arméniens, à rassembler les archives de son oncle paternel Rouben Sevak (médecin et écrivain de renom, victime du génocide de 1915), et à publier des ouvrages pour maintenir vivant son souvenir et diffuser son œuvre. C'est ainsi qu'en 1985, à l'occasion du centenaire de sa naissance, il lança un prix littéraire Rouben Sevak et créa à son domicile de Cagnes-sur-Mer, un musée Rouben Sevak. Le rapatriement de son musée en Arménie et l'inauguration du musée Rouben Sevak dans l'enceinte du monastère d'Etchmiadzine, le 10 septembre dernier, ont couronné d'un coup ce triple dessein de sa vie, en permettant l'exposition en un lieu sacré à la fois de sa collection d'art, de ses documents d'archives liés à Rouben Sevak, et des publications relatives à ce dernier. Un événement qui justifie une visite guidée.

### Des marinistes de renom

Installé au monastère d'Etchmiadzine (au coin sud-ouest, c'est-à-dire au bout de l'allée située à gauche de la cathédrale), le musée Rouben Sevak occupe les deux rangs de deux salles en enfilade, soit les quatre salles du bâtiment dit *Ghazarapat*, correspondant à l'ancienne hôtellerie édifée au XVIII<sup>e</sup> siècle par le catholicos Ghazar I<sup>er</sup> Tjahketsi, qui était inoccupé depuis



quelques années. Hormis les photographies du donateur et de sa femme (décédée) sur la porte d'entrée, tout le reste n'est qu'hommage à la peinture arménienne et à Rouben Sevak. À l'inauguration, le directeur du musée, Davit Saribekian, un jeune diacre (*sarkavag*) ayant étudié l'histoire de l'art et la restauration de fresques en Italie durant trois ans, est incapable de préciser le nombre des tableaux de la donation car « il y a ceux qui sont exposés, ceux qui ne le sont pas faute de place, et ceux qui doivent encore être acheminés depuis la France », explique-t-il ; mais l'ensemble tourne autour de deux cents pièces. Celles qui sont exposées ont été sélectionnées et montées en cimaise d'après les strictes instructions de M. Tchilinguirian. Parmi elles, les marines occupent une place de choix.

Au bout de la première enfilade, un pan entier de mur est occupé par un énorme Ivan Aïvazovski dépeignant un épisode de la guerre de Crimée (1853-1856), celui où la flotte française est précipitée contre les rochers par la tempête. Ce tableau >>>



**Inauguration.** Hovhannes Tchilinguirian, neveu de Rouben Sevag, et S.S. Karekine II.

PHOTOLIF



Chamiram. La fille de R. Sevag aujourd'hui âgée de 99 ans.

## La dernière lettre

Dernière lettre de Yanni Sevak à son mari Rouben, envoyée d'Istanbul à Tchangere le 21 août 1915, et revenue avec la mention « parti sans laisser d'adresse ».

*Mon très cher Roupen,*

*Voilà de nouveau une semaine sans nouvelle de toi. J'espère que tu te portes bien cependant. Si tu reste loin de moi encore 2 mois, je serai poitrinaire tant je suis fatiguée. Leon est très bien. Il porte des sandales sans bas, parle le turc et l'allemand maintenant, et il est si fort qu'il porte Chamiram déjà. Celle-là est très entêtée mais très jolie. Tous deux ont tes yeux beaux. On s'est arrangé avec Mavropoulos. Tu as écrit à Gèronagan? Ma mère t'embrasse. Nous tous t'envoyons des tendres baisers! J'écris de très belles poésies et je regrets tant que tu ne puisse pas les traduire. Les enfants sont toujours au jardin. Ça va comme ci comme ça. J'espère de te revoir. Que Dieu nous fasse cette grâce! Je t'aimerai toujours [...].  
Ta Yanni.*

*NB: Nous avons reproduit la lettre conformément à l'original, en conservant les soulignements, les tournures incertaines et les fautes d'orthographe. N'oublions pas que Yanni Apeli était allemande, le français étant pour elle une langue étrangère. S. M.*

>>> est considéré comme le clou de la collection Tchilinguirian qui compte encore deux autres tableaux de l'illustre mariniste né à Théodosie en Crimée (1817-1900), sorte de trilogie picturale en trois formats - grand, moyen et petit -, autour de laquelle se meuvent les marinistes apparus deux générations plus tard, à savoir Arsène Chabanian (1864-1949), Wardan Mahokhian (Vardan Makhokhian, 1869-1937), et Charles Atamian (Karapet Adamian, 1872-1947), tous des natifs de l'Empire ottoman ayant émigré en France. Wardan Mahokhian est ici le plus représenté des trois (plus d'une dizaine de toiles), ce qui fait du musée Rouben Sevak d'Etchmiadzine une sorte de mini-musée Mahokhian.

### D'autres peintres de renom

Appartenant à la même génération que les trois marinistes suscités, c'est-à-dire à cheval sur le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle et ayant échappé au génocide, nous trouvons encore Edgar Chahine (1874-1957), peintre, pastelliste et graveur né à Vienne en Autriche mais ayant passé son enfance à Bolis (Istanbul), qui, depuis Paris où il émigra en 1924, fit une importante donation de ses œuvres à la Galerie Nationale d'Arménie (1936). Également Jean Alhazian (Hovhannes Alkhazian, 1881-1958), né à Van et ayant étudié à Tiflis avant d'émigrer à Paris en 1903, dont les amis s'unirent après sa mort pour envoyer un important lot de ses tableaux en Arménie (1962). Et Sarkis Khatchadourian (1886-1947), né à Malatia, ayant étudié en France entre 1912 et 1914, revenu à Constantinople en 1914 avant de fuir au Caucase en 1915 où il n'eut de cesse de représenter les souffrances des rescapés de la « Grande Catastrophe ». Il figure ici sous son autre aspect bien connu, celui de peintre orientaliste, adepte de sujets iraniens et indiens que sa femme fit partiellement transférer en Arménie après sa mort. Des trois, c'est Jean Alhazian qui occupe la plus grande place, ce qui permet au visiteur d'avoir une bonne idée de sa production et d'en mesurer la valeur.

Plus proches de nous mais toujours nés avant 1915, nous trouvons Puzant Topalian (1902-1970, né à Ayntap), dans un beau tableau dont la composition et la tonalité verte ne sont pas sans rappeler Carzou, lui-même représenté par une toile (Garnik Zouloumian, 1907-2000, né à Alep). Exact contemporain de ce dernier, Zareh Mutafian - le père de Claude Mutafian - figure à l'exposition avec deux tableaux (1907-1980, né à Ounia près de Samsoun). Parmi les artistes modernes nés en diaspora, il y a Papaz (alias Jean Papazian, 1927-1994, né en France), ici présent à travers un beau tableau datant de 1972. Il s'agit d'une femme venant déposer des fleurs sur une tombe en friche au milieu des montagnes, tombe que surmonte une croix en bois portant, sur une petite pancarte blanche, l'épithète suivante écrite en arménien: « ma mère, 1915 ».

Enfin, parmi les rares Arméniens d'Arménie de la collection Tchilinguirian, notons deux Hakob Hakobian (1923-2013, né au Caire, « rapatrié » en Arménie en 1962), dont l'un est une composition originale construite autour d'une église de la taille d'un gros carat auquel le paysage environnant (y compris le mont Ararat en arrière-fond) sert d'écrin, manière métaphorique de célébrer les joyaux d'architecture que sont les églises arméniennes. Et un Robert Elibékian de la meilleure veine (né à Tbilissi en 1941, vivant à Erevan).

### Découverte de peintres méconnus

Outre qu'elle livre à notre appréciation les tableaux de peintres connus, la collection Tchilinguirian a le mérite de nous faire



**Le clou de la collection.** Un tableau d'Ivan Aivazovski illustrant un épisode de la guerre de Crimée.

découvrir des peintres jusqu'ici inconnus ou du moins largement méconnus, qu'ils soient de l'école de Bolis du XIX<sup>e</sup> siècle (comme par exemple Mkrtitch Djivanian/1848-1906 et Simon Hakobian/1857-1921), de la génération des rescapés du génocide, ou bien contemporains. Ne pouvant tous les citer, nous en retiendrons trois. D'abord Gulbenk, alias Hrant Gulbenkian, né à Constantinople en 1880 et mort à Paris en 1968. Dans son livre consacré à *L'Art des Arméniens de France* (éd. Anahit, 1991, Erevan, en arm.), Chahen Khatchatrian raconte: « C'est par hasard que j'ai pris connaissance de l'art de Hrant Gulbenkian, à Paris en 1980, en voyant plus d'une dizaine de tableaux de lui accrochés aux murs de l'appartement de Garig Basmadjian. J'ai été immédiatement saisi. Il s'est avéré que c'est aussi par hasard que Basmadjian avait rencontré l'œuvre de Gulbenk, lors d'une vente de ses œuvres aux enchères où il décida de les acquérir toutes ». L'ouvrage nous apprend que le futur Gulbenk (ou Gulbek) quitta Bolis en 1916 pour se rendre à Paris où il vécut en bohème à Montmartre, s'illustrant dans tous les genres (portraits, natures mortes, paysages). En regardant ses portraits ici présents, on comprend que Garig Basmadjian (l'ancien directeur de la galerie Basmadjian du bd Raspail à Paris) et Chahen Khatchatrian (l'ancien directeur du musée Martiros Sarian et de la Galerie Nationale d'Erevan) aient été conquis: un trait baigné d'émotion, des couleurs que d'aucuns diraient ternes mais que nous dirons

douces, le tout empreint d'une sorte de nostalgie et doté d'une facture très personnelle. Autre révélation du musée: Henri Héraut (1894-1981). De son vrai nom Hrant Tekeyan, Henri Héraut est un proche parent du poète Vahan Tekeyan. Né à Marseille puis installé à Paris en 1932, ce critique d'art et peintre autodidacte très intégré aux milieux artistiques français, avait un œil de fouine (il fut, en particulier, le découvreur de Bernard Buffet) et la capacité de lancer des mouvements artistiques d'envergure pour imposer sa volonté de rompre avec les courants modernistes (impressionnisme, cubisme, surréalisme, abstractionnisme) et promouvoir le retour à une nouvelle figuration (c'est ainsi qu'il crée le groupe « Forces Nouvelles » en 1935 et qu'il lance le premier salon de la « Nouvelle Génération » en 1936). Grâce, ingénuité, féerie, et onirisme confèrent à son œuvre une singularité et un charme certains.

Ares Antoyan (né en 1955 à Los Angeles) est la révélation contemporaine du musée, grâce à trois sanguines flamboyantes (au sens propre comme au figuré). L'artiste n'est autre que le fils de Kerop Antoyan (1912-1993), un peintre originaire du Dersim, rescapé du génocide ayant émigré en France où il vécut quelques années, avant d'embarquer pour l'Amérique en 1934 et d'y épouser une Arménienne de France. Les accointances françaises de Kerop Antoyan ne sont sans doute pas étrangères au choix peu banal qu'a fait son fils de quitter les États- >>>



**Ghazarapat.** Le musée occupe les quatre salles du bâtiment correspondant à l'ancienne hôtellerie éditée au XVIII<sup>e</sup> siècle.

>>> Unis pour s'installer en France, dans le retrait d'une localité de la région lyonnaise où ses productions de femmes sensiblement sensuelles, voire érotiques, sont -paraît-il- disputées par les collectionneurs amateurs.

### Rouben Sevak (1885-1915)

La collection de Hovhannes Tchilinguirian n'existe que par et pour son oncle paternel. Au mur, le fameux portrait de Rouben Sevak réalisé en 1911 par son ami le peintre Lévon Aznavourian, en est l'affirmation indirecte (il s'agit d'une copie de Christine Saléri, l'original se trouvant au musée de la Littérature d'Erevan). Né en 1885 à Silivri, Rouben Tchilinguirian était à la fois médecin (diplômé de la faculté de médecine de Lausanne), et un poète-écrivain signant sous le nom de Rouben Sevak. Disparu à l'âge de trente ans en pleine ascension littéraire, il n'a publié de son vivant qu'un seul ouvrage, *Le Livre Rouge*, un recueil de poèmes paru en 1910 à Polis et empreint du choc causé par les massacres de 1909 en Cilicie. Après sa mort, on publia quinze de ses récits sous le titre: *Pages Arrachées au Journal d'un Médecin* (Salonique, 1925), avant que tous ses écrits soient graduellement publiés en tout ou partie, tant en Arménie qu'à l'étranger. Sa courte biographie est marquée par des études supérieures de médecine suivies de l'exercice de la médecine à Lausanne en Suisse (1905-1914), et sa rencontre, là-bas, avec une jeune allemande, Hélène Apell surnommée Yannî, qu'il épousera et dont il aura deux enfants: Lévon (né à Lausanne en 1912) et Chamiram (née à Istanbul en 1914). Pour son malheur,

la famille Sevak rentre en Turquie en juin 1914 à la veille de la Première Guerre mondiale, s'installant à Istanbul). Quelques mois plus tard Rouben Sevak est réquisitionné comme médecin militaire, ce qui ne l'empêchera pas d'être déporté à Tchangere (Ankara) dans la nuit du 22 au 23 juin 1915, et de rejoindre ainsi le groupe le plus notable des intellectuels raflés le 24 avril à Istanbul. Il est tué le 26 août 1915 sur la route d'Ayach, avec Daniel Varoujan et trois autres compagnons, dans des conditions atroces qui ont été ultérieurement rapportées par un témoin turc. Restée veuve, sa jeune femme émigre le mois suivant, d'abord en Suisse puis en France, où grandiront les enfants.

### Les archives sur le poète

On est admiratif du nombre et de la qualité des documents relatifs à son célèbre oncle, que Hovhannes Tchilinguirian a pu sauver de la catastrophe: deux portraits au crayon de Beethoven et de Victor Hugo (1904) ainsi qu'une petite peinture (paysage) dus à Rouben Sevak; son certificat d'études délivré par le collège Berbérian d'Istanbul le 8 juillet 1905, révélateur tant d'un riche programme scolaire (comportant notamment l'étude de pas moins de cinq langues -arménienne, turque, française, anglaise et allemande-, sans compter des rudiments d'arabe et de persan), que des capacités propres de Rouben Sevak qui obtient la mention « Très bien » dans presque toutes les matières, sauf deux où il n'a « que » la mention « Bien »; la correspondance entre Rouben et sa future femme entre 1908 et 1911 lorsqu'ils sont séparés, lui se trouvant à Lausanne et



**Hommage.** Le grand amour qui unissait Rouben et Yanni est illustré par de nombreux documents.

elle à Erfurt (Prusse), avec le français comme langue de communication ; la thèse de doctorat en médecine de Rouben Sevak, intitulée : *Contribution à l'étude des tératomes sacraux* (Lausanne, imprimerie de l'Université, 1911) ; la dernière lettre de Yanni Sevak à son mari le 21 août 1915, qui lui fut retournée avec la mention « parti sans laisser d'adresse » (voir page 80) ; le dernier télégramme de Sevak à sa femme le 25 août -soit la veille de sa mort-, envoyé de Tchangere à 8 h 25 du matin : « *On va aller vers Ayach avec Varoujan. Envoyez vos lettres là-bas* » (en osmanli) ; et des lettres de correspondance en allemand avec l'ambassade d'Allemagne en Turquie, qui témoignent des efforts désespérés de Yanni Apell et de sa mère pour sauver Sevak. À ce propos, le grand et romantique amour qui unissait Rouben et Yanni ressort nettement des vitrines et des photos accrochées aux murs, et ce n'est pas la moindre des qualités du musée. On peut même dire qu'un vibrant hommage y est rendu à cette belle étrangère qu'un si fervent amour liait à Sevak. Une vitrine complète lui est consacrée, où l'on voit exposés ses quatre recueils de poèmes publiés sous le nom de Yane Sevak : *Poèmes parisiens*, *Échos d'Arcanes* (prix Artigue en 1960), *Divines Amours* et *Au Pied de la dent du midi* (En souvenir d'un Amour plus fort que la Mort).

Enfin, quatre vitrines exposent les publications qui ont traité de Rouben Sevak : ses propres écrits (morceaux choisis et œuvres complètes), des biographies, des fictions inspirées de sa vie (comme les romans d'Alexandre Tzaroukian et d'Alexandre Toptchian, ainsi que le drame en cinq actes de Guevorg Gas-

patjian, intitulé *Les Derniers Jours de Rouben Sevak*, publié à Beyrouth en 1986). Parmi tous ses écrits se détache un mince recueil rouge portant la signature de Chamiram Sevak et titré : *Message à mon père*.

### Chamiram, la fille de Rouben Sevak

L'émotion qui se dégage à la contemplation des tableaux, des documents et des livres du musée Rouben Sevak est d'autant plus vive que la fille de Rouben Sevak, Chamiram, est toujours parmi nous, âgée de 99 ans, vivant maillon de la chaîne qui relie le visiteur à son illustre père, et, à travers leur lien tragique, à la tragédie nationale des Arméniens. Assister à l'inauguration du musée d'Etchmiaszine était pour elle un rêve en passe de se réaliser, n'eût été une malencontreuse chute qui l'a clouée à Nice au dernier moment. Très affectée par cet empêchement, elle peine à se trouver encore des raisons de vivre, désireuse de rejoindre « là-haut » tant sa mère que ce père inconnu, tant aimés. Mais 2015 se profile à l'horizon, un centenaire dont elle sera le témoin le plus privilégié de par le monde, le seul en tout cas qui puisse personnifier la rafle du 24 avril 1915 et la destruction des intellectuels arméniens de Turquie, prélude à celle de tout un peuple. Elle avait un an alors. Elle en aura 101 en 2015. 101 ans pour incarner l'hécatombe, certes, mais aussi la vie, l'espoir, et l'avenir : « *Tant que la terre tournera/Tant que le jour se lèvera/Tant que le soleil brillera/L'Arménie existera* » (cf. Chamiram Sevak, *Message à mon père*). ■

Séda Mavian